



Méditation

L'approche du 11 Novembre est pour nous, chaque année sujet de méditation et de réflexion. En ces temps d'inquiétude et de sourd malaise, il est plus que jamais nécessaire de faire notre examen de conscience et de nous demander quelle doit être notre ligne d'action pour remplir dignement et pleinement notre devoir civique.

Tout d'abord, d'où vient ce malaise? « Crise économique », répondent les politiciens qui simplifient trop volontiers la question. En fait une partie du mal vient de là : beaucoup de mécontentement, beaucoup de ruines, beaucoup de jeunes innocents, inquiets de leur avenir. Mais il y a autre chose de plus grave encore, de plus profond, puisqu'ils même qui n'ont pas souffert matériellement de la crise, vivent eux aussi dans l'anxiété et l'énervernement.

Il est certain que la France n'a pu rester insensible au bouleversement subi par un grand nombre de pays européens. Tout en reconnaissant la vanité et « le creux » des régimes de dictature, tout en se rendant compte que les pays qui les ont acceptés — ou subis — sont loin d'être en meilleure posture que nous, beaucoup de nos concitoyens éprouvent de leur fait une sorte de fascination dangereuse et la France serait entraînée par eux aux pires catastrophes si ses vrais serviteurs ne faisaient bonne garde autour des institutions démocratiques.

Pourquoi cette fascination? C'est là, croyons-nous, le nœud du problème. Les Français souffrent actuellement de ne pas se sentir vraiment « dirigés ». Ils se rendent compte que les institutions du pays ont besoin d'être mises au point et qu'elles ne peuvent l'être que par des hommes « neufs ». Mais ils sentent aussi que l'expérience des anciens ne doit pas être négligée et que le petit jeu qui consiste à dénigrer les institutions et les hommes au pouvoir n'est pas fait pour faciliter la reconstruction qui s'impose.

La crise d'anxiété crée peu à peu une sorte de psychose que M. Wladimir d'Ormesson a parfaitement définie ces jours derniers dans un de ses articles du *Temps* qui lui ont gagné la sympathie et l'admiration des Français de toutes opinions et de tous partis.

On veut bien admettre une idée, dit-il, on ne veut pas admettre qu'elle soit appliquée par un homme. Ceci, oui. Mais pas celui-là. Et du moment que celui-ci marche avec celui-là, on se met en boule, on se crispe. Nous crevons de ces rivalités stupides, de ces susceptibilités imbéciles. Nous crevons de ces petits calculs personnels, de ces « jeux » égoïstes. Et puis — et surtout — il n'y a plus de courage. Oh! entendons-nous sur le sens du mot, s'il vous plaît! Du courage physique, si fait, et tant que l'on en veut. Sur ce point, Dieu merci, nulle inquiétude à avoir, et l'étranger, selon qu'il est notre ami ou qu'il ne l'est pas, peut être pleinement rassuré ou averti.

Mais plus de courage politique, plus de courage intellectuel, plus de courage social. Des clichés usés, pouilleux, indigents, toujours les mêmes, à en avoir la nausée... Alors que tout se renouvelle, que tout germe et crépite autour de nous, un gargarisme de lieux communs qu'on prend encore pour des idées. Nous vivons sur des principes qui étaient valables il y a cinquante ou vingt ans et qui n'ont plus de sens aujourd'hui. Des forces mauvaises

assolent l'Etat, le minent, le rongent, pervertissent la jeunesse, lui faussent sciemment les idées, et c'est tout juste si on les condamne du bout des lèvres. On n'ose rien. On laisse s'éteindre un à un les foyers séculaires de notre spiritualité. Par sectarisme? Non, par peur. Peur de qui? Peur du passé. Et ces critiques sont valables aussi dans l'ordre extérieur. Des gens s'en vont, la mine basse, qui parlent des dangers de guerre en Europe. Effroyable sottise! Il n'y a de dangers de guerre que dans la mesure où nous les laissons se créer, à force de fausses prudenances, de goût de l'abstraction, d'horreur des réalités. L'on assiste ainsi à ce spectacle paradoxal : la nation qui est encore à l'heure actuelle (plus pour longtemps peut-être) la plus puissante d'Europe craignant son ombre et laissant des pays infiniment plus faibles qu'elle mener le jeu; la nation chez qui se réfugie la moitié de l'or du monde se croyant ruinée, et les affaires se vidant de leur substance quand les coffres pourtant sont pleins...

Et M. Wladimir d'Ormesson termine par un appel au courage pour chasser le spectre de la peur, de la peur dégradante, malsaine, déprimante, qui finit par créer tous les maux redoutés.

Si nous évoquons en cette veille d'anniversaire ces paroles de sagesse et de raison, c'est que, de notre point de vue, elles visent à la fois la paix intérieure et la paix extérieure et qu'elles sont valables non seulement pour notre pays, mais pour tous ceux qui, à l'Etranger également, créent un « esprit de guerre » par peur de leurs voisins.

Mais, pour en revenir à notre modeste rôle de femmes, tâchons, au milieu des difficultés présentes, d'être une fois de plus les gardiennes de la sagesse et de la raison. Opposons le sang-froid à la passion; donnons le bon exemple de remplir calmement notre tâche quotidienne; faisons taire surtout les prophètes de malheur et les beaux parleurs qui, sous prétexte d'être prêts à toutes les éventualités, sèment le découragement et l'angoisse.

Ayons la volonté que tout aille bien et tout ira... mieux! Avant de réformer l'univers, réformons-nous nous-mêmes. Avant de construire le grand édifice du monde, tentons de réaliser chez nous l'entente et la paix.

Il nous manque une mystique, déclare Wladimir d'Ormesson. Et c'est là vraiment que réside la cause de « la crise ». Nous souffrons de nous pouvoir faire une confiance sans réserve à ceux qui dirigent les destinées de la France : nous souffrons de ne pouvoir nous donner d'enthousiasme au service du Pays. Mais cette souffrance, qui prouve notre vitalité et notre patriotisme doit être une source de réconfort pour ceux qui semblent craindre un affaiblissement de nos sentiments civiques.

C'est sur ces mots d'optimisme que nous voulons terminer ces quelques réflexions — non point que notre optimisme veuille ignorer les nuages qui s'amoncellent à l'horizon, mais précisément parce qu'en raison de ces nuages les Français doivent faire cesser toutes les querelles misérables et mesquines qui peuvent les séparer et les affaiblir.

C. Brunswick

1934-10-11
n° 1126